Pastorale-Santé
Valence
Octobre 2013

Accompagner spirituellement l'expérience de la maladie

Dans un premier temps nous avons essayé de considérer l'expérience de la souffrance comme expérience humaine fondamentale dans laquelle chaque homme, croyant ou non, peut faire l'expérience du mystère pascal, selon l'enseignement conciliaire[1]. Nous allons maintenant considérer ce qu'est un accompagnement chrétien de la personne qui souffre. Après le rappel de quelques caractéristiques essentielles sur l'accompagnement, nous dirons ce qu'il en est de l'accompagnement dès lors qu'il s'agit d'accompagner une personne qui souffre. Les formes de l'accompagnement sont diverses selon que l'on est psychologue, médecin et donc aussi en charge de gestes techniques, visiteurs de malades ou autres. Elles ont chacune leur raison d'être et leur importance. Je vais m'attacher à dire ce qu'est un accompagnement spirituel d'une personne qui souffre. Par accompagnement spirituel je ne désigne pas la direction spirituelle mais tout accompagnement dès lors qu'il est vécu de manière spirituelle.

Qu'est-ce qu'accompagner spirituellement ?

Qu'est-ce qu'accompagner spirituellement ? C'est laisser la place à l'Esprit et se mettre à l'écoute de l'Esprit. Tel est le premier point que je voudrais faire valoir. L'accompagnement n'est jamais duel. On ne considère pas uniquement la personne et l'accompagnateur mais on considère que l'on est trois dans la relation. En effet un lien secret et étroit uni cette personne et le Christ, ou plus exactement le Christ et cette personne. Cette personne n'en a peut-être pas conscience ou bien une conscience très partielle, mais tout le monde n'a jamais qu'une conscience partielle de l'alliance que Dieu a conclu avec lui. Donc à vrai dire on n'accompagne pas une personne, on accompagne une relation. Or cette relation nous ne la connaissons pas ou que très partiellement. Il y a un secret que cette personne entretient avec plus intime qu'elle-même et que nous désignons comme le Christ, *intimior intimo meo*, disait Augustin, « plus intime à moi que moi-même »[2]. Il faudra veiller à ne pas interférer grossièrement dans cette intimité. Nous voyons immédiatement que l'on ne peut approcher de quelqu'un qu'avec une extrême délicatesse. L'accompagnateur s'entend dire comme à Moïse : « Quitte tes sandales car la terre que tu foules est une terre sainte[3] ». Et en même temps, il n'y a « rien de secret qui ne doive venir manifeste ». On est donc dans un processus de révélation. Comment allons-nous nous y prendre pour être dans une juste attitude ?

---

[1] Gaudium et spes n° 22.
[2] Augustin, *Les confessions.*
[3] Exode

Il est dans l'accompagnement spirituel, celui qui accompagne son conjoint avec délicatesse, en respectant les temps et les moments et en se tenant là, dans la fidélité, comme nous avons pu l'entendre dans le témoignage d'Hélène, et de ce qu'elle dit de Jacques. Il est dans la dimension spirituelle de l'accompagnement, le médecin qui respecte la personne malade dans son rapport à la maladie et qui respecte le temps du malade.

L'accompagnateur doit aussi prendre en considération qu'il est lui aussi dans une relation au Christ dont il a lui même plus ou moins conscience. Cette relation le met dans la position de « l'ami de l'époux » dont parle l'Ecriture à propos de Jean-Baptiste[4]. Il est l'ami de l'époux. Il n'est pas l'époux mais il entend sa voix… Ainsi l'expérience spirituelle antérieure de l'accompagnateur, sa lecture quotidienne des Ecritures, sa relecture de sa vie, sa participation aux rites chrétiens le met en capacité, non de donner de bons conseils – cela doit être rare – mais d'être à l'écoute de cette présence de Dieu. Toutefois lui-même s'y trouve moins en fonction d'une compétence acquise toujours illusoire en ces domaines, que d'une disponibilité intérieure.

L'écoute

L'écoute est l'attitude fondamentale de l'accompagnement. Mais nous devons tout de suite préciser ce qu'est l'écoute. On ne devrait jamais parler d'écoute sans dire ce qu'il convient d'écouter. Les lieux d'écoute sont très différents. Lorsque j'écoute France-Musique, j'écoute attentivement… Le psychologue aussi écoute ! Qu'est-ce qui caractérise l'écoute dans la relation pastorale ou apostolique ? Que doit écouter l'accompagnateur en règle générale ? Essentiellement, l'action de Dieu dans la vie de quelqu'un. Comment écouter cette action de Dieu ? Sur quoi dois-je faire porter mon attention ? Dieu se donne dans les dons qu'il fait aux hommes et que l'on appelle la grâce parce que ces dons ne dépendent ni des mérites ni de l'action de l'homme mais sont offerts gracieusement et gratuitement. L'accompagnateur est attentif aux grâces que quelqu'un reçoit et reconnaît dans sa vie, aux multiples cadeaux de la vie qui lui sont faits. Je rappelle que l'on est sauvé par la grâce et non par les œuvres. D'autre part, dans les situations de mal moral l'accompagnateur est attentif aux signes du pardon, aux grâces qui sont données aux endroits même de la situation de rupture. Et donc dans ce cas, je suis attentif à ce qui renaît. Pour le dire avec les mots de la théologie : au mystère pascal, c'est-à-dire à la vie qui renait aux endroits de rupture.

La grâce n'est jamais reçue que dans l'expérience. Aussi l'accompagnateur devra aller dans l'expérience difficile de la souffrance, de la fragilité. Il s'agit d'écouter alors l'ensemble du mystère pascal. Cet accompagnement est sous un double risque : celui de n'entendre que la souffrance et à ne pas entendre toutes ces petites choses qui sont données par la vie à celui qui est dans l'épreuve : une visite qui fait plaisir, une attention d'un proche, la délicatesse reconnue du personnel soignant etc. L'autre risque étant bien entendu de ne pas vouloir écouter la souffrance avec ce qu'elle a de rude, d'intolérable et dans les mots mêmes ou attitudes dans lesquels elle s'exprime.

La foi de l'accompagnateur

L'accompagnement sollicite la foi de l'accompagnateur. Il a foi que l'Esprit saint est à l'œuvre dans la vie de cette personne. Cette foi dans ce cas particulier de la souffrance se fait espérance, selon la définition qu'en donne la lettre aux hébreux : « La foi c'est la réalité de ce

4

que l'on espère, l'attestation de ce que l'on ne voit pas. c'est par elle que les anciens ont reçu un bon témoignage [5]»

Les pasteurs qui voudraient toujours enseigner manqueraient probablement de foi et d'espérance. En effet la révélation chrétienne invite à croire que selon la promesse de l'Ecriture, le Maitre intérieur enseigne tout homme, qu'il lui apprend toutes choses. Comme accompagnateur, je suis là malgré mon indignité. Mon indignité me permet de me tenir humblement dans l'accompagnement pour permettre de dire, de prendre conscience, de reconnaître et de célébrer ces nombreux dons reçus.

Le concile Vatican II a dit des choses décisives sur la révélation. Les pasteurs pas plus que les chrétiens ne portent la révélation chrétienne à ceux qui ne la connaissent pas. Pour une raison simple : ils n'en sont pas les détenteurs et ils ne la comprennent pas eux-mêmes. Mais « il a plu à Dieu de se révéler lui-même ». « Dieu converse avec les hommes comme avec des amis[6] ». Dieu ne dit pas son nom quand il se révèle. Il y a un livre biblique, le plus commenté de toute la tradition dans lequel Dieu n'est jamais nommé[7] ! La révélation ne se confond pas avec la conscience que l'on en a.

La foi de l'accompagnateur est toujours sollicitée mais de manière particulière dans l'accompagnement de la personne qui souffre car cet accompagnement a lieu « de nuit », dans la confrontation à la maladie. La situation appelle chez l'accompagnateur de se tenir courageusement dans l'espérance, précisément parce que dans les situations d'épreuve il est plus difficile de voir les lueurs de Pâques.

L'accompagnateur n'a pas de leçons à donner mais il a une parole à recevoir, à entendre, à recueillir et à porter.

Accompagner l'expérience de la souffrance

Aussi j'en viens plus particulièrement à l'accompagnement de la personne malade. En effet il ne s'agit pas seulement d'accompagner mais d'accompagner l'expérience particulière de la souffrance. La difficulté de la situation rejaillit sur l'accompagnateur. Il n'est pas insensible à la souffrance de l'autre. Lui même a sa propre histoire. Sa propre souffrance peut l'empêcher de se tenir dans la situation comme il convient. Toute écoute est victime de parasitage. L'écoute de la personne en souffrance y est encore plus sujette, car l'accompagnateur est convoqué en ce lieu avec tout ce qu'il est : ses blessures antérieures, sa propre expérience du mal, ses révoltes et plus encore ses propres peurs.

Les amis de Job

L'Ecriture montre comment la personne en souffrance peut souffrir de son entourage. Job doit non seulement supporter son mal mais encore supporter ses amis ! Eliphaz, Bildad et Sophar d'abord parlent beaucoup ! Et déjà quand on souffre, supporter les bavardages est intolérable. Forcément pendant qu'ils parlent, ils n'écoutent pas ce que Job a à dire. Pourquoi

---

[5] Hbx 11, 1.

[6] Dei Verbum, n° 2. Voir commentaire de Henri de Lubac, *Œuvres complètes, La révélation divine,* tome , édition du Cerf.

[7] Le Cantique des cantiques.

les amis de Job parlent-ils beaucoup ? Parce que ce que dit Job les dérange. Voilà encore un trait que nous révèle l'Ecriture. Une des raisons pour lesquelles nous n'écoutons pas se trouve en ce que nous ne souhaitons pas être dérangé dans nos manières de voir.

Mais qu'est-ce qui les dérange dans ce que dit Job ? Il dit qu'il est innocent et cette innocence leur est difficile à entendre car elle bouscule leur conception du mal et de la justice immanente. Pour eux, Job souffre parce qu'il est pécheur et entendre son innocence leur demanderait de changer leur vision de Dieu. D'autre part dans sa relation à Dieu, Job exprime sa révolte. Cela les dérange aussi. La liberté et la colère dans la relation à Dieu dérangent toujours les bien-pensants.

Voilà pourquoi souvent nous cherchons à consoler à bon compte ceux qui vivent la maladie. Nous ne supportons pas pour nous-mêmes l'image qu'ils nous renvoient de la fragilité humaine. Aussi une société assez prométhéenne comme la nôtre marginalise les malades, handicapés et personnes âgées pour ne pas avoir devant les yeux cette donnée incontournable de la condition humaine. C'eet aussi une des raisons pour laquelle les malades et handicapés n'ont pas toujours toute leur place dans les paroisses et dans les décisions ecclésiales, y compris celles les concernant.

Accompagner un combat

Job refuse de se résigner au mal. Il le combat. Le combat est l'attitude fondamentale par rapport au mal. Le rituel des sacrements des malades insiste beaucoup sur le combat. L'onction des malades est conférée par l'huile des malades. Que signifie l'huile ? La force qui est donnée par Dieu. Ainsi la première signification du sacrement porte sur le combat et sur la force nécessaire pour mener le combat physique et moral contre la maladie. La vie de Jésus montre que la seule attitude de Jésus vis-à-vis de la maladie a été de la combattre. En disant cela, ce sacrement nous arrache aux tentations païennes qui surgissent du cœur de l'homme de se culpabiliser face à la maladie, de se demander s'il n'est pas la cause de ce mal, de se demander s'il n'est pas rejeté par Dieu, de s'interroger sur Dieu comme origine de sa maladie. A toutes ces questions la révélation chrétienne oppose une seule attitude : le combat contre la maladie sous toutes ses formes.

Le nouveau rituel pour les sacrements des malades prend ses distances avec la dérive pénitentielle du sacrement pour retrouver l'intuition évangélique qui était celle des premiers siècles de l'Eglise[8]. En effet jusqu'au concile Vatican II, le sacrement des malades avait été réduit à l'extrême-onction et était devenu un sacrement pénitentiel. Or cela ne correspondait pas avec le sens premier de ce sacrement tel qu'il a été vécu pendant le premier millénaire et tel que l'a conservé la tradition orientale. Il a donc retrouvé son sens non pas tant de pardon que de combat contre le mal. De plus on a redécouvert les formes diverses que prend ce sacrement au point que l'on ne doit pas en parler au singulier mais dire : les sacrements des malades. Ainsi on comprend mieux de quoi il s'agit dans l'accompagnement. Dans le n° 2 des *praenotanda*[9], on demande de ne pas considérer le malade comme quelqu'un à part mais comme quelqu'un qui lutte contre le mal. La lutte contre le mal et la maladie est au centre de la compréhension chrétienne de la maladie. La lutte contre la maladie est une des formes de la

[8] Nouveau rituel des sacrements des malades, *La Maison-Dieu,* n° 113.
[9] Notes pastorales dans le rituel des sacrements des malades.

lutte contre le mal car le mal doit être combattu sous toutes ses formes. Les sacrements des malades seront au service de cette lutte contre le mal et contre la maladie.

Comment l'accompagner ?

On accompagne un combat. Le Christ accompagne ce combat. Le salut de l'homme est un salut total. Il ne se réduit pas à être sauvé du péché. Le péché n'est pas le seul obstacle à une vie vraiment humaine ! Jésus lutte contre toutes les formes du mal car il est venu « pour que les hommes aient la vie en abondance [10]». L'onction des malades est là pour révéler ce combat contre le mal physique quand le pardon est là pour révéler le salut du péché dans lequel la responsabilité de l'homme est engagé. Telle est la première fonction de ce sacrements. Contrairement à l'Ancien rituel qui insistait beaucoup trop sur la dimension pénitentielle, le nouveau rituel a renoué avec la plus ancienne tradition. Ce sacrement a pour but de signifier que le Christ accompagne cette expérience humaine de la maladie.

L'onction des malades est au centre de ce sacrement. Il porte sur la force nécessaire pour mener le combat. L'huile des malades est celle des combattants, des lutteurs de l'Antiquité. L'onction est l'attestation de la présence du Christ à ses côtés et de sa force dans la lutte, de sa force dans la faiblesse. Le texte français dit : « Que le Seigneur en sa grande bonté te réconforte… » Le mot en français courant est trop faible. Le réconfort peut s'apparenter parfois à la consolation. En l'occurrence, il est donc à entendre dans son sens originel : « redonner des forces [11]».

La communion au Christ se vit dans le combat

Or précisément ce combat est le creuset de l'union, de la communion avec le Christ. Le n° 4 rappelle que Jésus a lutté contre la maladie et que le Christ lutte aujourd'hui contre la maladie. « *Puisqu'il a souffert lui-même, il est en mesure de venir en aide à ceux qui sont éprouvés [12]*». Le texte est aux antipodes des discours pieux et blasphématoires sur la maladie comme épreuve envoyée par Dieu à laquelle il faudrait se résigner pour accomplir sa volonté ou bien comme sanction ou comme expiation. Ainsi on lit au numéro 5 « *Si la foi révèle un certain lien entre la souffrance et la condition pécheresse de l'humanité, on ne peut considérer la maladie comme une punition infligée à chacun pour ses propres péchés*. »

La communion au Christ est au centre de la vie chrétienne et on n'attend pas d'être malade pour vivre cette communion. Celui qui aime entre dans une relation d'amour avec le Christ par le fait même qu'il aime selon la parole même de l'Ecriture car « qui aime connaît Dieu ». Ainsi toute la vie peut devenir espace de communion avec le Christ. Mais l'Eglise croit que le combat singulier est un lieu particulier de la communion : *« Membre du corps du Christ, le chrétien qui lutte contre la souffrance et la maladie peut vivre mystérieusement une proximité spéciale avec le Christ. [13]»* A contrario, s'il ne luttait pas contre la maladie, il ne pourrait être dans la même proximité avec le Christ. L'unité se fait dans la lutte, dans le combat. Voilà qui contribue encore plus à disqualifier certains discours de résignation. En quoi consiste cette proximité ? « *Tout chrétien est appelé à vivre son existence quotidienne en intime union avec Jésus-Christ. C'est encore vrai du chrétien malade : affectée sans doute*

---

10 Jean 10, 10.
11 Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française.*
12 Hb 2, 18
13 Note 4.

par la maladie, sa vie ne se réduit pas à être malade… Il saura s'unir à Jésus-Christ dans sa passion

Comment accompagner cette communion ?

Cette communion du Christ avec la personne qui souffre a besoin d'être révélée. Parmi les sacrements des malades, l'Eglise propose de porter la communion aux malades. La communion avec le Christ n'attend pas de recevoir la communion eucharistique et sans elle, la communion au Christ n'en serait pas compromise. Mais la communion eucharistique atteste et révèle cette communion vécue. En la signifiant, elle lui donne de se déployer plus encore et de devenir plus effective car selon un vieil adage de la théologie, les sacrements font ce qu'ils signifient et ils le font en signifiant. *Efficiunt quod significant.* La communion aux malades est un des sacrements des malades. Il a pour fonction de révéler cette communion du Christ dans le combat.

Nous ne devons pas perdre de vue ce qui a été dit précédemment du corps du Christ. Aussi la communion au corps du Christ est révélée dans toutes ses dimensions : la communion intime entre la personne et le Christ dans le pain eucharistique et aussi la communion de tout le corps du Christ : la personne qui porte la communion, les membres de sa famille ou ses amis, et à travers le ministre de la communion eucharistique la communauté chrétienne. Déjà Origène disait : je crois que le corps du Christ est l'humanité entière et même l'univers. L'assemblée eucharistique comme la communion aux malades doit le signifier. Nous avons des progrès à faire pour que la présence des malades soit signifiée dans les assemblées eucharistiques, à l'exemple de ce qui est vécu à Lourdes.

La communion eucharistique révèle donc le Christ présent dans l'accompagnement de la famille, des amis et/ou de la communauté chrétienne. Celui qui accompagne est lui même dans une certaine communion avec le Christ. La visite comme la communion aux malades montre ce lien à double sens : de la part de la personne éprouvée par la maladie et de la part de celui qui accompagne ou porte la communion. La visite des malades est un sacrement des malades. Elle est sacramentelle. Elle est sacramentelle de quoi ? De Qui ? Du Christ qui vient rendre visite et apporter son soutien, son réconfort etc… Mais elle est aussi sacramentelle dans l'autre sens pour celui qui rend visite selon ce qu'en dit Mt 25. *« J'étais malade et vous m'avez visité…* » On peut parler d'une double visite ou Visitation. Lorsqu'il y a réciprocité dans la rencontre et que donc elle touche à son accomplissement, on peut parler de Visitation. Chacun est invité à reconnaître en l'autre le signe de la visite du Christ[14].

Les souffrances ont-elles un sens ?

Je crois qu'il faut répondre non ! Faut-il les offrir au Christ ? Je crois qu'il faut répondre non ! Ont-elles une valeur ? Je crois qu'il faut répondre non ! Elles font partie du mal et le mal ne peut pas pactiser avec le bien. Jésus ne nous a pas sauvés par ses souffrances même si on a longtemps entendu ce genre de discours. Les souffrances sont mauvaises et comme tout ce qui est mal, cela a besoin d'être sauvé. Le Christ ne nous a pas sauvés par ses souffrances mais par sa fidélité et son amour des hommes et de son Père, jusque et y compris dans les souffrances de la passion. En agissant ainsi par amour, même les souffrances qu'il endurait ont été d'une certaine manière, sauvées. *Pour le Christ, les souffrances n'étaient pas*

[14] Christian Salenson, *Catéchèses mystagogiques,* Bayard.

une fin ne soi. Il en fit le chemin qui mène à la vie, grâce à son amour pour nous et pour son Père[15].

On n'offre pas à Dieu ses souffrances ! Quel curieux cadeau ! On s'offre soi-même. Et on s'offre soi-même avec tout ce qu'on vit et tout ce que l'on est et donc aussi avec ses souffrances comme on s'offre aussi avec son péché. Voilà pourquoi le rituel dit : « *A l'imitation de Paul, on invitera les malades, comme tout chrétien, à faire offrande à Dieu, non de leurs seules souffrances mais de toute leur personne et de toute leur vie. (Rm 12, 1.) L'offrande de soi est le geste d'un croyant qui prend sa vie en charge pour en faire, par amour, une réalité positive ne Jésus-Christ.* »

A cette condition, les souffrances elles-mêmes peuvent *« devenir aussi pour le chrétien malade une voie vers la Vie, en union avec Jésus-Christ qui, aujourd'hui encore, souffre et lutte lorsqu'un d'entre nous, membres de son corps, est durement touché par la souffrance.* »

Le Christ est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Les souffrances ne sauvent pas mais elles sont sauvées, elles aussi, dans le Christ.

Se tenir dans l'espérance

Dans la foi

Si l'accompagnement participe au réconfort, c'est-à-dire donner de la force ou des moyens pour lutter contre le mal, le meilleur réconfort est celui de la foi. Je cite : « *Il ne s'agit pas de dire de bonnes paroles mais d'abord de saisir comment chaque malade vit sa situation personnelle… Notre vie est le lieu où se révèle la vraie vie.* » Dans la foi, l'accompagnateur et éventuellement l'accompagné croient que dans cette vie bousculée par la maladie, la vraie vie peut germer et grandir. Mais croire au moment de l'épreuve de la maladie n'est pas chose aisée. Le rituel le prend en compte. « *Une vie qui vient de bouleverser la maladie ne conduit pas de soi vers Jésus-Christ.*[16] »

Dans la souffrance, la foi peut vaciller. Elle est souvent elle-même entrain de changer et de se transformer, comme on le voit avec Job. L'accompagnateur est celui qui se tient dans la foi au Christ présent.

Les trois jours de la passion

Les Evangiles parlent du mystère pascal en distinguant les trois jours de la passion et comme d'un seul mystère. Le mystère pascal est un : Athanase disait que le Christ était ressuscité sur la croix. Mais il est divers. La liturgie a retenu le schéma des trois jours comme pour distinguer les différents passages. La liturgie en général, l'année liturgique, les différents temps liturgiques donnent le sens de toutes les grandes expériences humaine décisives de la vie d'un être humain : la visitation dit le sens de nos rencontres, le temps de l'Avent dit le sens du désir de vie qui nous habite, le temps de Noel dit l'expérience d'accueillir dans le plus humain le plus divin de la vie etc. Dans le triduum pascal sont célébrées dans des rites des éléments décisifs de la vie : Le don que Jésus fait de sa vie dans le double geste du lavement des pieds et du don du corps ; l'épreuve de la souffrance, la vie qui renait etc… La liturgie

[15] N° 6.
[16] N° 22.

nous fait « jouer » notre vie à travers le cycle de la passion et par là comprendre le sens de ce que l'on vit. Ces trois jours saints sont chacun porteurs de sens, saturés de sens.

Le cycle de la passion est une mine de compréhension de la vie des hommes et pour chacun de sa propre vie mais je ne retiens aujourd'hui qu'un seul point à propos de l'accompagnement : le Jeudi n'est pas le vendredi et le samedi n'est pas le dimanche ! Nous devons accepter dans l'accompagnement de la personne qui traverse l'épreuve de la maladie - et nous-mêmes lorsque nous sommes dans ces situations - qu'elle vive chacun de ces temps, pas nécessairement d'ailleurs dans l'ordre de la liturgie. La passion éclaire l'expérience humaine de la souffrance. Elle éclaire aussi l'attitude humaine de l'accompagnement.

Un théologien contemporain Hans Urs Von Balthazar a écrit de belles pages sur le samedi saint et son silence. Il se passe des choses dans le silence et dans la nuit. Mais elles se passent en secret. La vie germe et craquelle la nuit mais nous ne le voyons pas. Le samedi saint est le temps où on espère contre toute espérance. Le samedi saint est comme un « hiatus » entre le vendredi et Pâques. Il n'est ni le Vendredi, ni le samedi. « Comme jour de la mort, il ne peut pas encore être le jour où Dieu vainc la mort ». Il en va ainsi dans l'expérience. Il y a un hiatus entre le temps de l'épreuve et le temps où on recueillera quelques germes de vie nouvelle. La maladie, la souffrance en soi ne produit pas de la vie nouvelle. « Autant les évangiles décrivent abondamment la passion de Jésus vivant, sa mort et sa sépulture, autant ils deviennent silencieux (...) quand il s'agit du temps situé entre l'ensevelissement et l'évènement de la Résurrection ». Il y a un mystère absolu du samedi. La mort n'est pas la vie. La souffrance ou la maladie n'est pas du côté de la vie. La vie germe à l'ombre de la croix. Personne ne sait pas où, ni quand, ni comment la vie se remet à surgir. Je pourrais dire la même chose pour l'expérience du pardon dans une vie. On voit l'échec. On voit de la vie qui redémarre mais que s'est-il passé entre les deux ?

Or l'accompagnateur doit accompagner tous les temps, y compris ce temps du silence. Il n'a pas prise sur ce temps caché. La personne qui traverse l'épreuve traverse ce temps du silence. Il n'y a rien à dire… sauf à se tenir là dans l'attente du jour nouveau…

Stabat mater

L'Eglise dans l'accompagnement des malades comme dans bien des domaines de son ministère prend exemple sur la vierge Marie. Comme Marie l'Eglise accompagne le Christ souffrant à travers tous ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur cœur. Que fait Marie quand elle accompagne son fils. l'Ecriture nous dit : « La mère se tenait debout ! ». Stabat mater ». La mère Eglise, pour parler comme Augustin, elle aussi se tient debout. Et ce qui est vrai de Marie et de la mère Eglise est vrai de chacun de nous : nous nous tenons debout !

Se tenir debout est la posture du chrétien. Cette attitude est l'attitude traditionnelle pour communier au pain eucharistique comme nous le rapportent les pères de l'Eglise. Il était interdit jusqu'au XVII^{ème} de se mettre à genoux pendant le temps pascal ou aux ordinations. Le chrétien est un homme, une femme debout. Plus exactement d'ailleurs plutôt que de dire que le Chrétien est un homme debout, il vaudrait mieux dire que le chrétien est quelqu'un qui a été remis debout, remis debout de bas en haut, *anastasis* en grec, ressuscité.

La mère se tient debout pour communier à son fils. Elle est dans la posture de l'espérance. Comme le dit une très belle hymne de la liturgie : « la femme jusqu'au jour a porté seule l'espoir du monde ». Elle est offerte à notre contemplation.

Le Christ aussi est debout. Il est mort debout. Il a été crucifié debout. Il est debout dans l'espérance : « entre tes mains je remets mon esprit ! » Jean aussi est debout ! Le disciple est debout.

Celui qui traverse l'épreuve de la maladie est appelé à rester debout. Mais il peut fléchir dans l'épreuve, se courber comme la femme de l'Evangile ou tomber sur le chemin plusieurs fois lui aussi, comme Jésus, sous le poids de la souffrance morale et/ou physique.

Celui qui se tient à ses côtés est debout, autant qu'il le peut. Le plus grand service que l'on puisse rendre à quelqu'un dans l'épreuve est de se tenir à ses côtés dans l'espérance du jour qui finira bien par se lever… Marie ne crie pas. Elle ne parle pas. Elle ne console pas avec ces mots trop faciles et creux. Elle espère. Son espérance anticipe l'aube pascale. *Dites nous veilleurs où en est la nuit ?*

Conclusion

Je conclue ! Tous ces différents temps sont ceux de l'accompagnement. Nous l'avons compris : accompagner n'est pas une technique ; accompagner n'est pas un savoir faire ; accompagner est une expérience spirituelle. La première attitude que l'accompagnement sollicite est la foi de celui qui accompagne et pas d'abord de celui qui est accompagné. Lorsque cet accompagnement est celui de personnes affrontées à la maladie ou au handicap, cette foi se fait espérance pascale. Cet accompagnement se fait essentiellement « de nuit », dans l'attente du jour qui se lève au matin de Pâques. Il s'agit alors de se tenir dans tous ces moments de l'expérience : se tenir aux côtés de celui qui souffre ; aux côtés de celui qui lutte et combat ; aux côtés de celui qui est dans le silence de l'incompréhension devant ce qui lui arrive ; aux cotés de celui qui peut recueillir déjà quelques germes de vie nouvelle.

Mais cela ne saurait suffire. L'accompagnateur lui-même se laisse transformer par l'accompagnement. Il entre lui aussi dans la fragilité de sa vie, dans la vulnérabilité de son existence et il attend pour lui-même aussi que se lève le jour nouveau. Ceux que Dieu unit ainsi dans une même espérance, il leur donnera de goûter ensemble à l'accomplissement de la Vie nouvelle dans le Royaume accompli.